

Yanis Laric

**Relents
bucoliques**

de plume en plume...

Relents bucoliques

Je vis au pied d'une montagne majestueuse et fière, dans une maison faite de bois et de pierre. Du haut de ses deux mille mètres, elle me regarde, me toise et me nargue. Cette montagne a un air moqueur. Croyez-le ou non. En tout cas moi c'est ainsi que je la vois. Je sais. Quant on attribue aux animaux des attitudes ou sentiments humains on parle d'anthropomorphisme. Mais là, du coup, pour une montagne ? Je ne saurais dire. Restons en là c'est plus poétique. Ne criez pas à la facilité ! Sans doute, en cherchant bien, je pourrais trouver, ça doit exister. Las, j'ai peur de tomber sur un mot en « isme », du genre qui a souvent tendance à enlaidir les choses. On fera sans donc, même si je peux concéder une crise aiguë de *bucolisme*. Point. N'empêche, ma montagne, ostensiblement, me rit au nez. Narquoise, avec son air de dire : « Je ne suis celle que tu crois, je ne suis pas facile à grimper. Petit homme, oserais-tu, toi ? ». Bien entendu, ce défi lancé, quotidiennement réitéré, finit par m'exaspérer. Je vais me décider. L'affronter, l'effrontée. Ou plutôt me re-décider, me décider une nouvelle fois donc. J'explique, je vous éclaircis le nébuleux. Son sommet je l'ai déjà atteint et plusieurs fois même. Si souvent que je n'arrive plus bien à compter. Seulement voilà, ça c'était il y a longtemps, plusieurs années. J'étais jeune. Ni fort, ni beau mais jeune et, disons, assez gaillard pour m'attaquer à ce rempart. Pour lui montrer à cette Grande Dame que ses tortueux chemins n'étaient pour moi que des jeux enfantins. Elle peut sourire à présent qu'indolence et douleurs ont remplacé insouciance et vigueur. Mes exploits passés je peux, mentalement, me les accrocher en trophées, me les archiver avec jour, mois et année. Les classer au rayon des souvenirs. Tout au plus les narrer les soirs de veillée. Je sais, ça ne se fait plus. Bien que... Vous allez voir, ça va venir.

Donc, elle sourit. Bêtement. Mais, soudain, une idée me vient. Si, ça arrive. Et si, hein, supposons, elle ne faisait en fait que regretter mes visites ? Alors son sourire ne moque point mais invite. Du haut de ses crêtes, secrète, elle m'incite. Secrète l'envie implicite. Moi je dis que ça relève du plausible, du possible. Sauf que, du coup, j'en connais le prix à payer de ses invitations à la randonnée, à la grimpe furieuse. C'est de la montagne de luxe, tarifs élevés. Merci. La première fois j'avais dix ans. S'il est utile de préciser, je parle toujours de montagne. Par conséquent la chose ne me paraît plus ni de ma bourse ni de mon âge. Pourtant, pour sûr qu'elle sait s'y prendre pour se faire désirer. Et moi, je suis là, à la regarder, au milieu des champs essayant, vainement, de retrouver mon regard d'enfant. Le soleil couchant lui offre une robe rosée, le foin à mes pieds est fraîchement coupé. Je suis ivre. Je me dédouble, je tangué, je perds pied. Une envie de rire et un besoin de pleurer. Les deux me saisissent et me tenaillent et se confondent dans une rage impuissante. Elle m'envoûte cette immense forteresse, me dérouté et me blesse en me renvoyant à moi-même, à mes doutes et mes faiblesses. Un miroir de pierre, voilà ce qu'elle est cette maudite montagne ! Allez, pas la peine d'insister, de m'imaginer sur les sentiers, sac au dos, bien chaussé. Je me visionne transpirant, soufflant, ahanant, perclus, courbatu, vaincu. *Veni, vidi...* on arrête ici. Immédiat ça refroidit mes vellétés pédestres, mes ardeurs randonneuses. Halte au rêve, *vade retro* pataugas !

Bon, il est grand temps de rejoindre la maison, de battre en retraite. Pas trop fier ni particulièrement enjoué j'entame la descente. Oh, rien de vertigineux. N'allez pas vous imaginer des sentiers népalaises. Pour être honnête c'est caillouteux, certes, mais plutôt en pente douce. Pour les rois du trekking, n'est-ce-pas, c'est le plat pays, Belgium-sur-Tongues. D'accord. Et alors ? Alors voilà, un quart d'heure de descente et hop !, mal au dos (« Mal au dos »), mal aux reins (« Mal aux reins »), aux rotules (« Aux rotules »), à la tête (« Alouette ! »). Il n'y a pas de quoi rire. Mon squelette s'est décidé à se rappeler à mon bon souvenir, à me torturer gentiment, histoire que j'oublie pas, que je me fantasme pas des ascensions hors de portée. Parce que mon corps sait que ma tête, elle aussi en bois, j'avais négligé la précision, n'arrive pas à se résigner, abdiquer. D'où ce combat entre la matière et l'esprit, ce dégât des os en manière de rappel poli. Quoiqu'il en soit je parviens à la maison, un peu ratatiné mais pas trop. Paracétamol et douche chaude devraient calmer cette carcasse qui me taraude. Plein d'entrain, si l'on

peut dire, je me dirige vers la salle de bain. C'est à ce moment là que je commets l'erreur, le détour fatal par le bureau. Je me dis : juste un petit crochet vite fait, deux minutes, histoire de me connecter. Après cette escapade champêtre, retour à la civilisation, aux réalités numériques. C'est bien beau de se prélasser dans les herbes, d'écouter le ruisseau chanter, de rêver mais faudrait voir à pas exagérer. Doses homéopathiques pour les relents bucoliques. Je m'installe donc, tranquillement, et mon doigt déjà frémit sur la souris quand... Quand mon regard se tourne vers ce panier à mes côtés. Oh, je le connais ce panier. Je sais pertinemment ce qu'il contient. Des choses qu'ordinairement je me refuse à regarder. Oui, vous avez deviné. Des photos. Anciennes, comme il se doit. Tant pis, j'ouvre. Stupide et inutile transgression. Choc. Des photos de moi, jeune, toujours ni fort, ni beau mais sac au dos et... là haut. Le « là haut » de toute à l'heure pour ceux qui suivent pas. Fier, comme tous les jeunes, le regard (j'ose pas « d'acier » ou « ténébreux », ça ferait beaucoup, non ?) tourné vers des sommets plus lointains (oui, parce que de « là haut » on voit plus loin. Forcément). Les jambes affûtées, pas l'air fatigué. En pleine poire que je me les prends ces clichés. Tout d'abord, j'avoue, je reste quelque peu circonspect, incrédule. Mettez vous à ma place ! Je me retrouve devant ce genre de photos où l'on se dit : « Mais qui est cette personne ? », jusqu'à ce qu'une petite voix, qui se doit d'être fortement persuasive étant donné l'ampleur de la perplexité, réponde cruellement « c'est toi, imbécile ! ». Verdict : il fut un temps où j'étais ça. Sans appel. Une pensée pragmatique, très terre à terre, en fait une herse protectrice surgit alors : « dans la salle de bain se trouve cette invention, que l'on juge abjecte avec le temps, qu'on appelle miroir. Je vais peut être éviter, esquiver la douche froide présentement ». Déjà je sais que le paracétamol ne suffira pas. C'est pas prescrit pour ce que j'ai... Je vous fais grâce des quelques heures qui suivent, de la mer démontée, déchaînée des souvenirs, de la poitrine comprimée, du souffle court. Bref la panoplie complète du parfait nostalgique. Vous comprenez mieux maintenant l'inefficacité d'un antalgique.

Passé cet épisode, je me retrouve, calmé, avec ma compagne, bien installés sur nos chaises longues, celles qui conviennent à notre âge, profitant de la douceur d'une soirée de juin. Sous le ciel étoilé, nous conversons gentiment. Mais bien sûr que je suis conscient, bien évidemment que je me vois en train de développer les clichés les plus éculés. Je les enfiler comme des perles. Un vrai chapelet. Et après ? Estimez vous heureux, j'aurais pu écrire pire. *Avec ma douce et tendre nous nous trouvions sous la voûte céleste* (oui parce que, là, « plantaire » ça voudrait rien dire) *propice aux épandements de nos cœurs attendris*. Je vous en concocte quand vous voulez moi des images d'Epinal, des cartes postales cousues main, sur mesure, en vrai préfabriqué. Bon je reprends. Désolé. Donc on est là à discuter, de tout et de rien ou du tout dans le rien. Je sais plus bien. Quoiqu'il en soit je me décide, je me lance, je m'aventure. Bref je lui fais part de mes utopies montagnardes. C'est que ça passe pas comme ça les crises nostalgico-bucoliques. Faut que je verbalise, que j'exorcise. Le champ lexical que j'utilise (ça c'est posé..) pour le sujet n'est en rien puisé dans le registre du concret. Les préparatifs, la nourriture, les bouteilles d'eau, les chaussures, le sac à dos, la carte, les bienfaits sanitaires... Hop, pouhelle. Sans intérêt. Non je fais plutôt dans le descriptif, l'émotionnel. Grâce à mes souvenirs, du vécu donc, du cacheté garanti, je souligne les splendeurs et beautés des paysages. Je décris le Parnasse qui nous surplombe, je la pousse au rêve, à l'envie. Je me déclare avide, me transforme en Ovide. Objectif ? Partager mes souvenirs, c'est-à-dire leur rendre vie, et mon amour de cette montagne. Que mes envies lui donnent envie et qu'elle en arrive à me dire : « Il faut qu'on y aille ! ».

Donc je raconte. Moults petits détails. Ce sont eux qui font le sel des histoires, leur chair. Si on a que le squelette on fait pas le voyage, on n'est pas transporté. Je raconte la montée sous les bois, le chemin qui serpente, étroit, en pente dure. Puis ce replat qui rassure, permet de souffler et nous conduit sous les rochers pour une première halte. Ici nous sommes à mi-parcours, toute la vue est dégagée sur la vallée ensoleillée. Des sacs on tire du pain, des fruits secs, de l'eau surtout. On entend chamois et bouquetins qui dévalent dans les éboulis pierreux en-dessous. Maintenant ça en est fini des bois. Jusqu'au sommet le chemin est à découvert et le soleil notre partenaire. Il faut arriver avant midi, avant qu'Hélios ne se fasse trop féroce. Encore une heure et l'on atteint le plateau. Quand je dis « plateau » il ne faut pas en déduire

« plat ». C'est une succession de vallons qui vous achèvent le moral et les jambes. Le sac se fait plus lourd, la fatigue aiguise les nerfs. Enfin nous y voilà ! On est au panneau qui nous indique l'entrée dans la réserve naturelle et liste toute une série d'interdictions. Pas de vélos, pas de chiens pour ne pas affoler les troupeaux, pas de cueillette de fleurs protégées, pas de feux. Dès fois que des touristes indéclicats auraient prévus, par divertissement, un barbecue géant. J'ai dit « nous y voilà ». Erreur, ou plutôt auto-persuasion. C'est ce qu'on bobarde aux non-habitués, initiés : « on est arrivés, c'est bon », histoire qu'ils tiennent le coup. En réalité il reste encore une heure avant la délivrance. Le chemin est indiqué par des amas de pierres. Mais méfiance, ceux-ci sont régulièrement déplacés par des bergers malicieux pour mieux éloigner les randonneurs prétentieux. Si vous les suivez vous vous retrouvez facilement à l'opposé de votre destination. Il faut connaître. Ainsi on traverse les vallons par d'anciens sentiers et l'on découvre des paysages que j'appelle volontiers « virgiliens ». Sans trop savoir pourquoi. Des réminiscences, une construction mentale... Dernière butte. Derrière se trouve la cabane. Soulagement. On avance respectueusement. Ne pas affoler les troupeaux, les chiens. Enerver le berger. Celui-ci, que l'on connaît, nous accueille après nous avoir épiés et reconnus, s'être assuré qu'on était pas des « foutus Parisiens ». Face émaciée, burinée, langage abrupt, parole rare. Le strict minimum. Courtoisie pastorale, en bémol. Nous décidons d'aller chercher un « glaçon ». En ces lieux n'allez pas vous imaginez un congélateur. Un peu plus loin se trouve un frigo écolo, une chambre froide naturelle, une cavité profonde où l'hiver s'entasse la neige et où se forme un énorme bloc de glace. On y accède par une sorte d'escalier en pierre et l'on peut découper notre « glaçon ». Tout près se trouve un immense cirque, magnifique, où l'on aperçoit marmottes et chamois. Je précise à ma dulcinée, toujours toute ouïe, qu'il s'agit du cirque qui domine le ruisseau au bord duquel nous avons pique-niqué. De retour la bouteille de pastis est déjà sur la table. D'où l'utilité du « glaçon ». Après deux ou trois verres les phrases du berger se rallongent, il se fait plus loquace. Lui aussi raconte. On partage avec lui, c'est la tradition, nos victuailles et on lui laissera le surplus, c'est la coutume. Ce soir c'est lui qui régale. Il nous fera des pâtes et puis nous irons dormir derrière la cabane, séparés par une simple cloison des moutons et des ânes. C'est pas le Hilton mais, la fatigue aidant, et peut être aussi le vin, on dort bien.

Voilà. C'est terminé. J'ai narré, raconté à grands traits ma montagne que je voudrais tant faire découvrir à celle qui dans la vie m'accompagne. Nous allons nous coucher. Un peu hébétée mais charmée, les yeux étoilés, elle part pour une nuit de randonnée. Je me dis qu'aujourd'hui je suis meilleur conteur que marcheur. Je me glisse sous les draps, imaginant un duvet dans la cabane du berger. C'était il y a longtemps, il ne m'en reste que des relents. Là-haut, Elle, plongée dans l'obscurité, a perdu son sourire. Je regarde mes jambes. C'est à pleurer.

Yanis Laric



Publication certifiée par De Plume en Plume le 03-06-2017 : <https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Yanis Laric](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Relents bucoliques sur DPP](#)